

1€

Novembre 2011

n°3



Cocktails Marseillais

Revue de Poésie et d'Opinions plus ou moins échauffées

Auteurs ayant participé à ce numéro :

**Denis Hamel
Jérôme Flipo
Sébastien Thévenet
Anton Karmazoe
Olivier Jacobi
François Corvol
Claire Ceira
Christophe Siébert
Marie Bdcle
Murielle Joudet
Laure Miroir
Casimir Kubiak
Pierre Saunier**

Illustrations :

**Couverture : Rémy Bin
'Sans titre', Laure Miroir, P.20
'Raymond Roussel', Pierre Saunier, P.24**

**[Pour tout contact avec la revue :
maildecloud@gmail.com]**

Edito

Comme un portrait de Picasso où sautent alternativement aux yeux une joue, un œil, une arcade sourcilière, et où l'autre œil, l'autre joue semblent si lointains qu'ils font comme partie du décor, enfouie sous le carbone et l'autisme de la ville, c'est la bourgeoisie et la petite bourgeoisie qui sévit de plus belle en étalant son état à de vulgaires diagnostics.

Elle se repose. Elle se couche saine, sauve de l'altération. Elle est, au bord du monde, la présence des dieux, l'Immensité absorbant l'espace et la conscience des choses.

Elle est entrée dès le premier jour comme une épingle dans le sein de l'ouvreuse à qui il faut donner un pourboire – un passage interdit emprunté sur la peau, un gloussement dans le noir devenu prisonnier tout à coup ; parlant la langue des emmurés.

La souffrance, en tout cas, a été plurielle: il semblait que l'on voulait tirer de moi tout le mal que je porte, que j'étais un agent, une porte entre deux forces qui s'opposent.

Denis Hamel

lignes

lignes comme vagues ouvertes
puis qui se ferment sur elles-mêmes
parlant la langue des emmurées
privées des teintes du jour béni

plus ces lignes teintées d'orange
cèdent à la force de mon regard
plus tu es loin de savoir
les longs jours et les joies solitaires

tu cèdes à la loi des corps
pour que le beau envahisse la vie
moi qui dors sous le soleil
vois comme la nuit glisse autour de moi

tu ne diras jamais les souffrances
tu ne sais pas qui est le plus vivant
celui qui se cache dans un verre
ou celle qui jette l'habit dans le noir



blues

le Diable et le Temps ne sont au fond
qu'une seule et même personne
on peut leur faire confiance
pour éloigner les mauvaises rencontres

penché sur ma table je pense
le Diable et le Temps
jouent aux cartes depuis toujours
et personne ne gagne ni ne perd

mes dernières heures
qui sait quand elles arriveront
j'aimerais revoir tout le mal que j'ai fait
et demander pardon

le Temps a creusé une fosse
le Diable a préparé des fleurs
ils m'attendent tous les deux
ils ne sont qu'une seule et même détresse

Notes sur la poésie (extraits)

i. Il n'est pas nécessaire, ni même souhaitable, de décider pour autrui de ce que devrait être la poésie, ou de ce qu'elle ne devrait pas être. L'usage même du mot poésie, précédé de l'article défini et sans précision de contexte, semble tendancieux et problématique.

vi. Si je réfléchis à ma pratique de la poésie, je m'aperçois que les mots qui me viennent à l'esprit ne s'appliquent pas strictement au domaine de la littérature, mais couvrent un champ bien plus vaste : celui de l'existence toute entière, de la vie même.

x. S'il me faut considérer mon écriture d'un œil objectif, je constate que ma démarche s'apparente à une forme d'art brut, portée non par un souci de perfection formelle ou d'homogénéité, mais plutôt par une sédimentation chaotique des climats, s'opérant lentement au fil du temps, et dont le résultat, hétérogène et rugueux, donnerait à voir, d'une façon quasi-microscopique, le développement imprévisible d'une pensée en lutte avec le réel.

xi. On m'a souvent reproché d'écrire des textes hermétiques, et plus précisément des textes à clefs, codés, que seuls certains élus pourraient déchiffrer. Sur ce point le malentendu est complet : non, je n'ai jamais écrit de textes à clefs, il n'y a aucun code qui permettrait d'accéder à une vérité cachée. Tout est là, sous les yeux du lecteur, exactement comme les couleurs et les formes d'un tableau ne renvoient à rien d'autre qu'à elles-mêmes.

autoportrait

deux abîmes sévères accompagnent
le sentier que tu suis
sans savoir où il mène
quelles en sont les limites

ni si même il existe
quelque part dans ta mémoire
cette douceur d'avant faite
de plumes et de coquillages

âme toujours au travail
chère vieille âme qui désire et respire
c'est à ta source que bruissent
les mandibules d'insectes argentés

ailles de libellules
par milliers dans un fracas de roches
puissent-elles apporter de l'Est
le souffle qui te dispersera

L'amitié

A mes amis.

Le Jour

Les corps faibles des hommes recouverts d'écume,
Dans la mer si froide que le soleil se perd,
Où l'horizon retrouve le monde à l'envers,
Chassent du rivage les âmes que nous fûmes.

Nous sommes les corps faibles recouvert d'écume,
Oubliés sur la terre, égarés dans la mer,
Et le froid nous enferme aux prisons de l'éther,
Et la douleur des vagues : beauté de l'écume.

La faiblesse est la joie des enfants de l'écume.
Et pourquoi l'infini, si la force des mers
Retient l'Homme, toujours, dans l'éternel hiver
Et l'empêche de fuir de son fragment d'écume ?

Et pourtant nous nous sommes battus – l'amertume
Oubliée – devant nous s'étendait l'Univers,
Un nuage perdu dans le ciel du désert,
Mais nous n'avions de joie que le corps dans l'écume.

La Nuit

Les corps secrets des femmes revêtues d'étoiles,
Dans la mer si lointaine et la lune se meurt ;
Les falaises de pierres s'effondrent en chœur,
Se baignent dans le bruit d'une âme qu'on dévoile.

Je poursuis du regard, dans la nuit, une étoile
Oubliée dans le ciel, se brûlant d'être ailleurs,
L'éther noir me délivre des prisons du cœur,
Et la douceur des vagues : caresses d'étoiles.

Le mystère est la force des enfants d'étoiles.
Et pourquoi ce désir, si, quelque part, la peur
Retient l'homme, hélas, dans l'éternelle pudeur,
L'empêche d'effleurer, de ses lèvres, l'étoile ?

Et voici vers la fin j'ai rêvé d'une toile
Vierge encor – devant moi s'étendait la blancheur ;

Une lune perdue parmi cette noirceur,
Mais je n'avais de joie qu'à travers les étoiles.

L'Eternité

Et les corps célestes recouvriront le tout,
Pellicule de sable sur elle, endormie ;
La mer, enfin, dont le murmure est poésie,
Et la mort, au loin, ignorera ses remous.

Vous êtes ceux dont la mort m'inquiète beaucoup
Car je veux vivre encor nos douces frénésies,
Je veux sentir le froid sur nos âmes transies
Puis la chaleur gagner notre rire si fou.

Je ne veux pas mourir avant d'être dissout.
Et parce que vous êtes, dans les galaxies,
Mes seuls amis auxquels je voue cette insomnie,
J'écoute les murmures des vagues pour vous.

La mer, comme écriture, a composé le tout,
L'écume nous supplie, s'attache. Ah ! nostalgie...
Je respire et je veux la prière infinie,
Pourtant je vous perdrai car l'oubli est partout.

Sébastien Thevenet

Notre mère

Cassiopéïa
Où je te cherche, tu m'absentes
Où je m'égare, tu te trouves Cassiopéïa

Avec tes doigts de coton qui m'enserrent les yeux,
Cassiopéïa

¿ Quels sont les secrets de ta courbe confiante ?
Vague lune, Cassiopéïa, vague amazone, vague vague.

J'ai la terre qui tourne Cassiopéïa
Qui tourne encore une fois

Un jour c'était la nuit
Et je plongeai dans ta parole engourdie
Constellée de phares volatiles, d'oiseaux aquatiques.

Cassiopéïa aux lentes toiles, je me drape et dérape
Dans tes recoins lumineux

De pleurs et de rires tresse un unique chemin, Cassiopéïa
Eteins tes larmes d'argile
Cassiopéïa

Cassiopéïa
Ouvre les paupières, Cassiopéïa, que je te vois

Cassiopéïa
Ouvre les paupières que je te vois.

.....

Feux faux laid

Elle s'est rangée, à sa place, du côté droit, tranquille, paisible. Elle dort sans doute. Paisible, tranquille. Reposée. Ce soir elle n'a pas servi. Ses portes ne furent pas tirées de leur sommeil solennel, ne furent pas saccagées par le flot si étrange. Elle se repose. Elle se couche saine, sauve de l'altération. « Ouf ! la besogne échappée ! », ses rêves doivent penser. Elle n'a pas été utilisée. Je n'ai pas saccagé ses portes, ni ne les ai même tiré de leur sommeil centenaire. Je n'ai pas servi à sa besogne. Elle n'a pas servi la mienne. Elle n'a pas servi. Nous n'avons pas servis à l'érection de nous

Elle s'est rangée, en sa place, du côté droit, tranquille, paisible.

Amour

Alors ?

Je rêve d'une simplicité

insurmontable

Quelques baisers chus aux branches du hasard qui se tait

Quelques phrases, mots, légèrement évadés

Quelques amis qui soient comme des parents ; des parents qui soient comme des frères.

Et des frères à tant rire qu'on ne peut les compter.

Je rêve d'une simplicité

délicate

Accidents, méandres et poursuites

Cheveux bruns, lèvres d'or, blond duvet

Dieu, Diable, Humain

Diabolo

Je rêve d'une simplicité

folle

Elle Elle Elle Elle Elle

Où la Tour Eiffel est une lettre parmi tant d'autre

Le cycle de l'eau un alphabet naturel

Elle Elle Elle Elle Elle

Je rêve d'une simplicité

farouche

Qui se prépare et se parade, se pavane et se pavoise

Pivoine

Caramel et coquelicot

Anton Karmazoe

La jeune femme [extrait de son roman en cours : *Le lézard*]

Je me tais. La femme nue à mon côté s'est endormie en m'écoulant. Couché dans la chaleur j'entends le bruit de la rue, par la fenêtre aux rideaux abaissés. Sur l'échafaudage au-dehors, dans le trou à ciel ouvert qui borde l'escalier au milieu du vieil immeuble, des ouvriers s'engueulent. Je sens ses cuisses douces. Douces comme l'air qui stagnait dans la pièce, en ces journées d'oisiveté sans contrainte qui peuplaient notre été. Un à un je bouge mes membres pour en sentir la force, des petits tout d'abord, comme tel orteil ou telle paupière de plomb ramenés à la vie, puis des plus gros, bras et genoux glissant entre les draps dans des nappes de chaleur presque moite, et puis ma main, vadrouillant à son gré dans le lit en recherche inconsciente de ce qui rassasierait ma soif, rencontre sa déchirure étrange et fraîche au bas du ventre, reconnaît son contour, puis s'étant fait annoncer, y pénètre.

Ce sont d'abord des plaintes lointaines et souterraines, parvenues jusqu'à moi à travers son sommeil, atténuées par le filtre de ses rêves, puis remontant le long d'un tunnel, des gémissements plus forts, plus proches aussi, et entrouvrant ses yeux des lumières émanent d'elle et viennent se mêler à sa voix, son corps revit et se réchauffe, sous mes doigts sa chair vibre, se tend et se relâche, et c'est l'éveil montant de sa peau entre nous, les sens à nouveau vifs l'esprit toujours au fond du rêve, sans un mot, sans comprendre elle se dresse, s'agenouille et se cambre, répond à l'appel de mes mains sur ses jambes, remue et tangué selon l'ordre dicté par les vagues de chaleur, le pouls et les frissons malhabiles de ma bouche, l'histoire grotesque de son rêve non encore évanoui.

Étrange ce bonheur qui fait crier. Pour moi à peine un chatouillement en bas du ventre, un reflet pauvre comme dans l'embrasement à peine ouverte d'une porte, un rayon rabougri qui nous appelle ; pour moi les fouilles profondes dans ses entrailles, la quête de joie, pour elle les chants incontrôlés de la guenon, pour moi la paix entrevue de serrer sur mon corps cette chatte amoureuse, la honte d'y enfourner à coups répétés ma queue sale et courbe, pour elle la joie animale de la matière, le bonheur brut et atteint, pour moi le chemin, pour elle l'aboutissement.

Puis viennent les retrouvailles de nos bouches rendues fétides par le sommeil et l'écrasante chaleur, s'hydratant mutuellement et tirant l'une vers l'autre de grandes rivières d'eau trouble, quand elle posée sur moi balance ses fesses en roulis régulier, sa fleur de peau fanant et renaissant à chaque vague ; et d'allers prestes en retours effrénés je sens s'accrocher à ma chair cette plus grande sensibilité à toute chose physique qui monte quand vient l'orgasme, et qui fait qu'on a tour à tour du feu et du gel sous la peau, cette peau comme un silex frottée à sa peau sœur s'allumant très lentement, comme un feu de bois humide en hiver ; et à peine la flamme a-t-elle fendu l'obscurité que le feu meurt déjà, et comme des braises fumantes mais calmes nous retombons, un peu en sueur, haletant à peine, sur les draps défaits.

Elle dort encore ; ou à nouveau. La besogne est accomplie. De toutes les heures du monde c'est ce moment que je bénis. Elle dort et je l'observe. L'air est chaud. La fenêtre s'ouvre sur un univers qui ignore l'existence de nos corps dans cette chambre. Fermant à demi les paupières j'écoute bourdonner l'univers au pied de l'immeuble, lui accordant, avec sursis, en cet instant serein et calme que j'habite, ma plus franche sympathie.

Je ne suis jamais parvenu à percevoir les corps dans leur ensemble. Je la regarde et je ne sais pas ce que j'y vois. Comme un portrait de Picasso où sautent alternativement aux yeux une joue, un œil, une arcade sourcilière, et où l'autre œil, l'autre joue semblent si lointains qu'ils font comme partie du décor, je laisse mon regard s'accrocher à des morceaux de son corps, à sa hanche, massive et blanche, inerte et parcourue de stries minuscules, à sa cuisse ronde, si lisse qu'on aurait peine à la croire nue, à son nez droit et court presque sans narines plongeant

verticalement vers les lèvres, son nez mignon et pitoyable, luisant de sueur, émouvant, perdu entre ses joues comme dans une bogue en automne, entre deux soeurs plus grosses, une châtaigne atrophiée.

Et ses traits se tiraient. À quinze ans je pouvais, en observant la forme que prenaient leurs vêtements, des tissus amples et minces qui se posaient par endroits sur leur peau ferme, aux jeans rêches et serrés qui collaient à la chair de leurs cuisses, imaginer nues les filles de mon âge. A vingt ans j'acquis cette capacité plus fine et bien plus proche de la réalité profonde des corps, de les entrevoir vieilles.

Ses joues encore dures de petite fille endormie s'échouaient déjà en bas d'elles-mêmes, et sa peau d'enfant livrait discrètement, par sous-entendus, les premiers signes d'une fanaison implacable qui l'envahirait lentement pendant trois décennies. Comme dans ces exercices d'écolier où il suffit de suivre avec un crayon une file de nombres pour voir s'afficher une image, sa décrépitude non encore apparue se devinait à la forme, déjà affaissée de quelques micromètres, de sa bouche et de son front ; et en suivant ces signes invisibles je voyais apparaître un visage déjà mort, qui m'attirait, avec ce sourire propre au diable qui s'était introduit dans les pattes légères de ses paupières et dans la couleur parfois bleutée d'une tempe, bien loin de cet instant de paix partagée vers des années de maladie et de peur du lendemain.

Cette vision me fit sourire. Bandez-vous les yeux si ça vous chante ; la vraie lumière est, je crois, dans la réalité en face. Rattachant une à une les pièces intangibles de ce grand puzzle de la déchéance, toisant ce corps au bord duquel je m'étais si rageusement ému en aimant son odeur, je découvrais à mes côtés un presque cadavre déjà pourri de l'intérieur par une force répugnante. Étrange nécessité que nous avons pour vivre d'être rempli de ces organes puants et gargouillants, titubants et flétris par les heures sans sommeil, lançant de haut en bas des liquides sombres porteurs de gaz. A chaque battement que fait mon cœur je souhaiterais le vomir, vomir aussi mes veines et vomir mes poumons, vomir mon estomac, mon foie et mon côlon, vomir pour mieux emplir mon corps de fleurs et de choses colorées porteuses de parfums calmes. Plutôt du vide que cet amas de gargouilles charnues qui de surcroît nous torture à chaque excédent de plaisir. Les yeux toujours tournés vers sa fine déchirure j'imagine de grandes fleurs en jaillir, de grandes couleurs très vives qui viennent peupler l'intersection de son bas-ventre, fleurs que j'arrose et que je laisse grimper en torsades odorantes autour de mes phalanges.

La joie revient, mais était-elle partie ; pour fêter son retour j'extraits de mon derrière un vent silencieux ; quatre mouches molles autour de la lampe pourtant éteinte m'éveillent, vrombissent nonchalamment et fuient par la fenêtre.

Olivier Jacobi

De retour des cimetières

Le soleil comme de la craie blanchit mon âme d'ardoise
Il n'a plus de rayons ni de raison
Il est une page blanche, suante et sèche dans le ciel

Je n'ai la force, ce soir que de lire des poèmes
Je suis Olivier qui pense au Maroc ou à la Tunisie, et Sylvia
Plath me tient compagnie avec ses « Arbres d'hiver »
Je suis habillé d'un dimanche soir dans une chambre à la
hauteur du dernier nuage à gonfler encore comme le ventre
d'une mère
J'attends une femme comme le vent au coin d'une rue où
poussent des rêves entre des pavés morts
Je vomis vingt-huit ans d'oubli et c'est ma bouche qui pleure
quand je repense aux hommes de la gare et de l'hôtel
La souffrance, en tout cas, a été plurielle
A la rue derrière la cathédrale
Combien de fois les cloches ont-elles sonné ?
Combien de fois me suis-je retourné sur moi-même ou ai-je
rebroussé chemin depuis ?
Mes pas ont été verticaux comme le trépas des anges
Et mes yeux se sont ouverts comme la porte d'une maison
hantée
J'ai pardonné aux fantômes
De retour des cimetières, de retour des chimères
Et le ciel a grimacé trop longtemps avant de renaître d'une
cure d'étoiles.

François Corvol

CONDITION

Si un jour les bras contre le corps je sens tourner le jour
Si les tremblements n'ont plus cours Si les mains serrées de la vie
Autour de mon cou me font tourner de l'œil
Si un jour mon esprit me quitte devenu étranger
Devenu prisonnier tout à coup S'il décide de s'envoler
Et de laisser l'arbre comme il est Seul et sans oiseaux
Sans fleurs et sans pensées pour l'habiter S'il n'y a plus les étoiles
J'irai me cacher comme je sais si bien le faire
Me déshabiller derrière le dernier paravent
Je te regarderai vivre alors
Je te regarderai vivre et je serai bien heureux
Tu pourras prendre mes vêtements si tu veux Mes livres
Mes rêves et mes objets
Le peu que je suis le peu que j'étais
Dans ta main comme un peu de cendre
Comme un peu de pluie
- D'ici là, écoute si je vis-



PANOPLIES

Je finissais ma liqueur et le nuage passa
Il était maquillé, dans ses habits du dimanche
Tout était si parfait ses dents étaient de porcelaine
Pas une seule poussière sur son chapeau
Pas un bout de peau sur ses épaules
Le pantalon semblait avoir été repassé une journée entière
Jusqu'à perdre sa flexibilité
Ce pantalon, raide et contracté, suivait péniblement la vigueur de sa démarche
Il allait sans aucun doute bientôt atteindre son rêve
Sans doute sentait-il déjà au bout de ses doigts
Les premiers picotements de l'amour à venir
Je le regardais, il s'approchait de l'entrée d'une boîte
Le videur le sonda de la tête jusqu'aux pieds
Puis il le dévisagea, et grogna
J'entendais mal mais je crois bien
Qu'il lui dit « Fout le camp ! »
En pointant son doigt vers un abîme inconnu
Le côté moche de la rue
Il était pieds nus, détail que je n'avais pas remarqué

Claire Ceira

THANATA

Elle est entrée dès le premier jour comme une épingle dans le sein de la couturière, qui ressort par la cuisse, mais elle n'est pas sortie. Elle était trop fine. Accordée aux filaments des chromosomes.

Elle a commencé son trajet au hasard, semaines après semaines, d'adventice en fascia, de glomérule en pie-mère. Elle y inscrivait toute une vie de pertes, et d'avancées, elle pouvait entrer partout.

Elle l'aimait comme une mère, suçant ses os la nuit dans les rêves, mais seulement les plus petits. Elle semblait ramper parfois sous le coton blanc des oreillers.

Il se réveillait à demi. La chambre avait changé de couleur dans l'obscurité. Un silence comme un ver luisant passait derrière ses conjonctives, allumant quelque chose de fictif, la sueur perlait avant qu'il ne verse à nouveau dans l'inconscience.

Mais il ne savait rien d'elle en général, vivant.

Elle sortait pourtant à l'occasion, s'étalait alors sur les murs comme une colle, tandis qu'il baissait les yeux dans la lecture. Elle avait un parfum de fissure. Il était fatigué, ou avait mal à la tête.

Elle allait même de temps en temps loin, dans un autre objet, dans une hypothèse, une conjoncture spéciale. Mais revenait forcément se replier la nuit dans chaque cellule, leur eau trouble et native, leur noyau, le plissement de leur membrane, leur début et leur fin sessile.

Elle les quittait juste avant d'être évacuée dans le grand torrent.

Elle s'était projetée vers un autobus à l'arrêt qu'il doublait. Il avait eu le temps de deviner ses petites jambes qui se ruaient à sa rencontre, il avait freiné à temps.

Elle était sans hâte, alanguie dans le hamac de sa vie. Elle sculptait sa glaise, attentive mais indifférente.

Il avait parfois l'impression de la sentir.

Il secouait les mains pour que le sang circule à nouveau. Il bloquait son diaphragme devant les épreuves. Elle grouillait dans la viande qu'il aurait oubliée dans le panier. Elle n'existait pas la plupart du temps.

Et puis un jour elle a explosé, alors il a fallu l'admettre à l'hôpital, après une dernière marche au bord d'une haie de troènes, en plein mois de juin, cette dernière odeur végétale qui l'a accompagné jusqu'à la porte. Et il y a eu toutes ces choses dans lesquelles sa voix se faisait entendre avec de plus en plus de force, comme un larsen prend sa place au milieu du concert, et il l'avait entendue tout le temps, personne d'autre ne l'entendait de la même façon.

Elle s'était installée vraiment sous sa nuque, sur l'oreiller chaud et aplati marqué de plis.

Elle a pris en creux la forme de ses deux paumes moites et maigres, qu'il posait souvent sur le drap et il la touchait ainsi sans cesse, sans plus de choix, comme une deuxième peau. Elle était comme la cuisse d'une femme qu'on saisit, mais qui vous saisit surtout.

Et quand elle lui a montré qu'elle avait entièrement rempli la chambre il ne s'est plus du tout senti seul dans la fatigue qu'elle lui procurait abondamment - il a su qu'il faudrait bientôt être enterré.

C'était sous une pluie tiède. Le trou est très profond et très rectangulaire. L'eau de pluie n'atteignait pas le fond. Mais elle s'y était installée, elle avait créé une pellicule brillante et se multipliait déjà, sous toutes sortes de formes invisibles. Tranchées par les outils de creusement, des radicules se préparaient, transparentes, et les grands arbres auxquels elles appartenaient penchaient leur lourde chevelure, de loin. Il y avait les bactéries de la terre, couinant vers leurs cousines de l'intérieur de son intestin, de son nez de ses oreilles et de sa

bouche close, si nombreuses et affolées, débordant à l'intérieur toutes les limites que sa vie leur avait sévèrement opposées. Sa peau gardait encore sa fonction de gant, et l'absence de caresse encore sensible, la solitude où il se trouvait comme un roi détruit, les larmes mêmes qui, dehors, rejoignaient sur des joues vivantes la pluie d'été, tout cela lui laissait pour quelques temps le désir de rester couché, de faire attendre les végétaux et la terre, de remercier le chêne blond épais qui l'enchâssait. L'obscurité était complète.

Elle ne se pressait pas, aveugle et sans projet apparent. Elle parcourait (encore) les allées multiples du corps (encore) entier, comme un signal électrique dans une machine à laver qu'on vient d'éteindre, rémanente. Elle, dissoute dans les fluides de plus en plus sombres et odorants, liée encore à lui et à son histoire comme une tresse de cheveux dans une armoire : trois lourds faisceaux noués. Il n'avait plus conscience de cette présence. De rien d'ailleurs. Il était en transit et sa calotte crânienne basculait obscurément. Bientôt il partirait en arrière vers le pays des démons.

Cette grande plaine grise, aux fleuves sinueux, argentés, au ciel lourd, vers la rivière noire qui s'encaissait de plus en plus, cette ligne d'eau inversée qui pénétrait dans le sein de la terre, le passeur et son chien. La peur s'était depuis longtemps retirée, restait un chagrin un regret, un manteau de laine mouillée sur ses épaules transparentes. Il se retournait sans cesse et voyait toujours la petite figure de feu qui vacillait au dessus de sa buée têtue. Il s'assit. Il prit le parti d'être comme elle ; elle tiédissait et s'enflait.

Et tout d'un coup, elle remplit les trois dimensions de l'espace, brûlant les lèvres du monde qui s'ouvraient et révélaient une fente brutalement creuse, entre le ciel bas et la terre plate comme une assiette.

Il disparut.

.....
de claire cassagne <claireccile@yahoo.fr> à Pierre Saunier <maildecloud@gmail.com>

Bonjour Pierre,

Je t'avoue que tu n'es pas le premier à être perplexe. Le titre : « Thanata », tentait de mettre le lecteur sur la piste, mais visiblement ça ne suffit pas. L'idée, c'est que la mort est présente en nous dès la naissance, dès le commencement, et qu'elle fait son chemin en nous toute notre vie. [...] C'est un texte que j'avais écrit à une époque où je voulais un peu échapper à Claire C., posté sous une identité très neutre (« erruer »), sur un site complètement opposé à ma manière habituelle qui s'appelle « La zone », très gore mais où le pire côtoie parfois le meilleur. Bref, j'avais envie de m'amuser et de m'assouplir.....je ne sais pas si ce n'est pas d'ailleurs ce que je devrais faire à nouveau.

Je vais réfléchir aux indices supplémentaires que je pourrais semer, ou bien tu pourrais mettre en fin de texte ce que je viens de t'écrire. Pourquoi pas ?

Amitiés

Claire

Christophe Siébert (du collectif Konsstrukt)

Soleil noir [extraits – roman - aucune date de sortie, ni éditeur prévu, avant belle lurette]

La sonnette réveilla Serge. Il ouvrit juste assez les yeux pour voir danser les chiffres rouges de son radioréveil, trois heures et demie, et les referma dans le silence rythmé par la respiration calme de sa sœur qui occupait la partie basse du lit. Il se tourna sur le côté, les lattes de pin grincèrent, la voix grave de son père, à quoi répondit une autre voix qui n'était pas celle de sa mère, provint du salon. Il écouta rire la femme, soupira, rouvrit les yeux. La lumière du couloir s'alluma et passa sous la porte. Il entendit son père entrer dans la chambre des parents, puis sa voix basse et grondante à travers le mur qui séparait les deux pièces. Le silence se fit et les ombres de deux paires de pied masquèrent un instant le trait jaune sous la porte. Au salon quelqu'un venait de heurter des verres. Dans le couloir le noir revint. Serge se pencha par-dessus bord et observa sa sœur, silhouette immobile dans la pénombre, les yeux fermés, tout indiquait qu'elle dormait. Il se rallongea sur le dos. D'autres pas traversèrent le couloir, du salon vers la chambre, ceux du père, pesants, et d'autres plus légers, mais sans être furtifs comme ceux de la mère. Un gloussement dans le noir, encore les verres qui tintèrent, la porte qui s'ouvrit et se ferma. A travers le mur mitoyen, la grosse voix du père qui murmura, une plus douce qui répondit, le lit qui se mit à grincer, la femme à gémir. Serge banda. Les gémissements montèrent, accélèrent, puis le silence revint d'un coup, on avait plaqué sans doute une main sur la bouche, une seconde trop tard les soupirs de la sœur s'interrompirent aussi. Serge, le souffle court, referma la main sur son sexe et serra de toutes ses forces, le comprima jusqu'à la détumescence, comme s'il voulait l'écraser.

Le lendemain au petit-déjeuner la mère aurait les yeux rouges et gonflés. Le père rentrerait en fin de matinée et embrasserait ses enfants, dentifrice et après-rasage insuffisants à masquer l'alcool, et quand sa femme détournerait le visage il lui saisirait de force la mâchoire et de force lui fourrerait la langue dans la bouche, elle se laisserait faire. Dans trois ans la sœur mourrait d'un empoisonnement consécutif à l'absorption, probablement volontaire, d'un demi-verre de désherbant liquide, et Serge un mois après les obsèques en apprendrait par cœur la composition.

.....

C'était l'heure où l'air cessait d'être opaque et laissait voir peu à peu les masses et les contours. Marc Nunes gara la voiture près du contrôleur de pression et entra dans la boutique Total. Il adressa au caissier un signe de la main. La puissance des néons effaçait toute ombre, écrasait toute épaisseur, découpait chaque objet, obligeait à se froncer les sourcils. La peau de l'employé était blanche, ses yeux incolores, ses gestes mous. Il portait un uniforme criard. Il écoutait la radio. Nunes glissa une pièce dans la machine et attendit qu'elle crache quinze centilitres de liquide noir dans un récipient de plastique.

Dehors il faisait froid. Ca sentait l'essence. Le gobelet fumait ainsi que la bouche de Nunes à chaque respiration. Il donnait l'impression d'être épuisé, que le souffle d'un camion pourrait le foutre par terre une bonne fois pour toute. Adossé à sa voiture, toutes vitres baissées pour aérer l'habitacle, il regarda le ciel surplomber l'autoroute et passer du violet à l'outremer, les nuages s'écarter, le bleu

pale apparaît tout au bout, des veines d'acrylique rose venues de nulle part, l'incandescence embraser l'horizon. Il la soutint et comme chaque fois il perdit. Quand il se détourna en larmes un disque noir lui dansait devant les yeux. Il but une gorgée brûlante, sourit, le soleil vibrant monta dans le ciel sans se presser, sans se préoccuper de rien, sur l'autoroute la vie reprenait.

Philippe me conduit tout au fond de la cour, là où a lieu le championnat. Il m'explique encore une fois que c'est exceptionnel, que normalement les petits n'ont pas le droit de combattre. Je ferme ma gueule. Je sais tout ça. Je sais aussi que je le dépasse d'une tête alors que je suis en cinquième et lui en seconde. Quand il parle je lis dans ses yeux la crainte et la méfiance. Ca me va bien comme ça. Ce connard sait de quoi je suis capable, tout le monde le sait, même au lycée ils le savent. Les profs me détestent et n'attendent que la première occasion de me foutre dehors pour de bon, mais depuis Noël je me tiens à carreau.

Je fais de la muscu. Je bouffe comme quatre. Je prends exemple sur mon père. Je me laisse pousser la barbe et la moustache pour bien montrer à toutes ces fiottes que je vau mieux qu'elles.

Nous arrivons là où ça se passe. Un coin où personne ne fout les pieds, entre la deuxième cour et le terrain de sport. Les pions n'y viennent jamais. Le soir les meufs y sortent avec les mecs, mais c'est pas le genre de truc qui m'arrive.

J'ai envie de les humilier, tous. De leur faire du mal. Je vois pas de différence entre eux. Les filles, les mecs, les adultes, tous la même merde, tous les mêmes putain de menteurs.

Ils sont quatre ou cinq à venir voir mon premier combat. Je sens leur excitation et leur envie de sang.

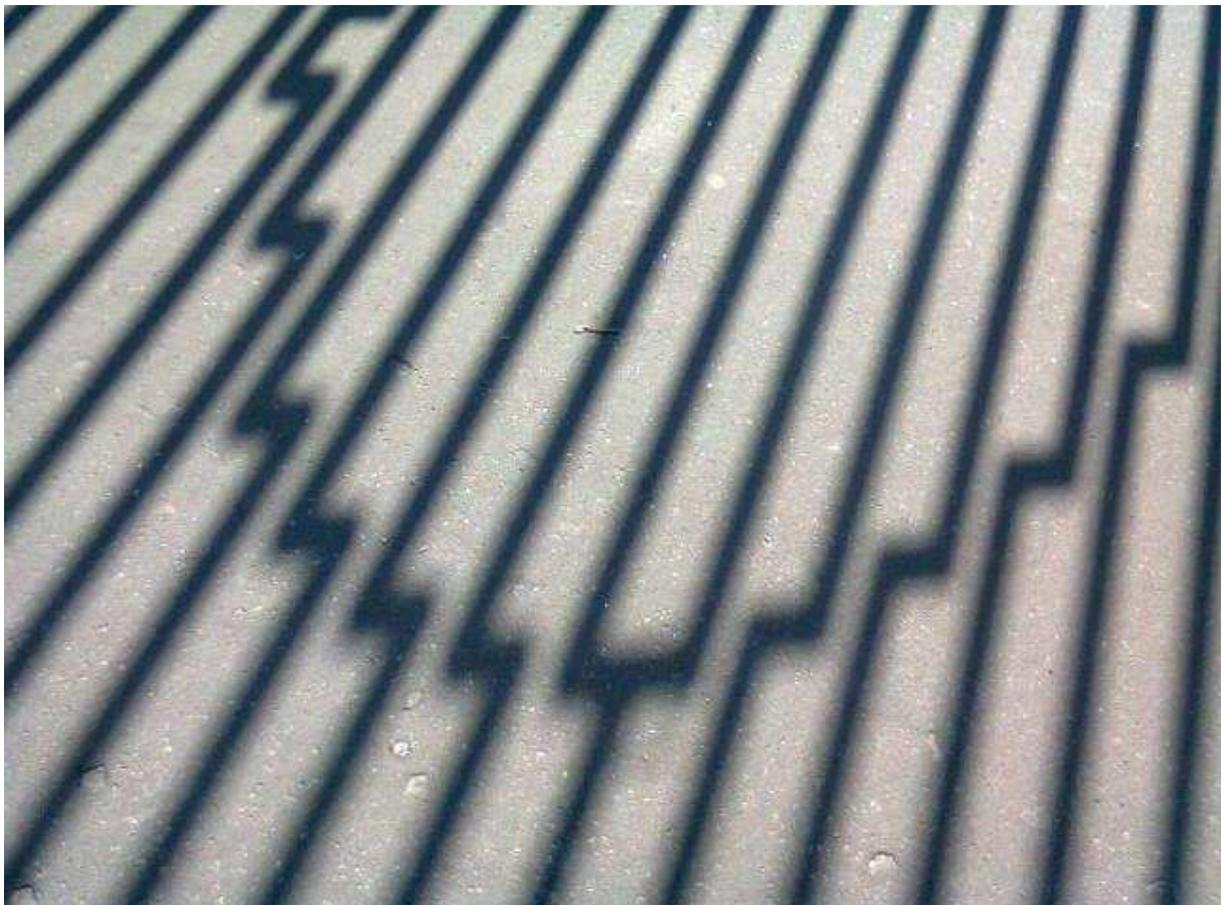
C'est un champion en face. Jusqu'à présent il les a tous explosés. Il est en CPPN. Il doit facilement faire dix kilos de plus que moi. Le fils de pute ne bouge pas vite mais il tape bien fort. Sa première boîte m'éclate la pommette et la lèvre inférieure. Je pars en arrière et il faut que je fasse un effort pour rester debout. J'ai l'impression d'avoir pris une boule de pétanque en pleine tronche. Je me reprends alors qu'il vient sur moi gros et lent comme un rhino. J'esquive de justesse quelques coups destinés à me dévisser la tête, j'en pare un qui me casse presque l'avant-bras et puis je pige le truc. Ce con a un énorme bide et il ne le protège pas. Il utilise ses bras comme des putains de massues et quand je saisis ça je m'aperçois à quel point ses coups sont faciles à éviter. Je me jette au corps-à-corps. Il est habitué à ce qu'on le fuie, ce qui lui donne pile la bonne allonge pour vous massacrer. Moi je viens tout contre lui et ses poings gros comme des pavés me frôlent sans me faire mal. Il ne sait plus bien quoi faire. Je cogne en plein dans le ventre, de toutes mes forces pour traverser la graisse, le plus précis possible, je vise le foie. Il grogne et essaie de m'arracher à lui. Il veut me détruire le dos à coups de battoirs. Demain j'aurais sur les omoplates des bleus de la taille d'une planche à découper. Au quatrième pain qu'il se prend il devient tout blanc et recule et gerbe son repas. Y'a des nouilles partout sur le devant de son tee-shirt et il a l'air très con et ahuri. Je me mets en garde haute, j'attends de voir ce qu'il décide. Il est dégueulasse, il pue. Y'a de la morve qui sort de son nez et des filaments de salive poisseuse qui pendouillent à son menton. On dirait qu'il va se mettre à chialer. Il cherche mes yeux. Les siens sont remplis de haine et de rancune, moi je me contente de le mépriser, pour moi il n'est plus rien, il est déjà mort, je me bats contre son fantôme. Je

ne ressens même plus la douleur.

Finalement le combat s'arrête. Je vois bien que le public est déçu. Tant pis pour eux, moi je suis content et je les emmerde. Le grand con qui a organisé ça me regarde autrement – tout le monde me regarde autrement, d'ailleurs. Ils se disent que je suis pas seulement cinglé, mais qu'en prime je suis méchant. Je suis réjoui de la leçon que je leur ai filée, à ces merdeux. Le spectacle de la défaite. Je me dis que je pourrais bien faire ça à chaque fois. Faire vomir mes adversaires. Leur vider les tripes, les dégonfler. Les humilier. Me battre salement, leur offrir ça, je pourrais bien.

Les mois passent et maintenant je me bats une ou deux fois par semaine. Ca me permet de tenir le reste du temps, d'évacuer une bonne partie de la rage. Ils finissent par être une quinzaine à assister au truc. Ils aiment voir ça, voir le type mourir, pas pour vrai mais intérieurement, ils aiment bien voir ça. Des fois je me fais déroutier. Je les étale toujours mais ça arrive quand même qu'ils m'en mettent plein la gueule. Quand je rentre dans cet état, les vêtements déchirés, avec un mot des profs qui se plaignent de mon apparence, c'est vingt coups, c'est le nouveau tarif.

Il est plus grand et plus fort que moi et il le sera toujours. Je ne cherche même pas à me défendre. J'encaisse, je courbe l'échine, je chiale. Son regard me brûle encore pire que les coups de ceinture sur les reins.



Marie Bdcle

'le soleil est rare et le bonheur aussi, l'amour s'égaré au long de la vie'.

Ce jour-là, ses yeux étaient sombres comme deux billes de bois. Elle fixait les gens, s'arrêtait, et son regard semblait vouloir décortiquer leurs attitudes, les analyser, les observer. Une fois ou deux, on lui demanda si elle avait besoin d'aide, elle fit « non » de la tête. Elle se voulait *perdue*, dans cette *grande* ville, au pied de ces *grands* immeubles dont les *grands* murs épais lui faisaient se sentir toute petite, toute fragile. Le vent s'engouffrait sans son pull, la faisait frissonner un peu. Ses cheveux s'emmêlèrent, elle dut les coincer dans sa capuche. Elle prit le temps de s'asseoir à la terrasse d'un restaurant. Il faisait gris, lourd, et on sentait quelques gouttes de pluie vous tomber sur le front, mais ça, elle s'en fichait. Le serveur s'étonna, puis vint prendre la commande. « Un café, s'il vous plaît ». – Vous ne voulez pas rentrer ? – Non merci, ça ira. Il lui sourit, faisant mine d'être *de son côté* d'un clin d'œil appuyé. Elle n'était pas d'humeur à plaisanter et se contenta seulement de retourner à son mutisme. Elle avait l'âme à vide, le cœur à sec. Rien n'avait d'importance particulière, hormis ces quelques minutes précieuses qui s'écoulaient et qu'elle prenait le temps de compter. Une heure, une heure et demie à voir se succéder les gens pressés le long des trottoirs, à se demander si elle allait bien, ou si elle allait mal. Elle se perdait dans des divagations insensées, mêlant ses souvenirs à des histoires fantaisistes, retournant sur les pas de sa mémoire, s'imaginant courir et prendre la main au futur, caressant couleurs, bonheurs et déceptions, sans pour autant qu'elle ne parvienne à ressentir quoi que ce soit. Peut être était-ce l'ennui qui la prenait, la sensation d'être seule au monde qui la grisait, ou la fadeur de la matinée qui avait déteint sur elle. Toujours est-il qu'elle pensait – qu'elle savait – que personne ne pouvait la comprendre, qu'il ne s'agissait pas de réduire son état à de vulgaires diagnostics, d'établir la cause de ce malaise délicieux, de tenter d'en défaire les incidences ni même de proposer une épaule amie sur laquelle elle puisse se reposer. Elle avait la gorge sèche d'avoir trop fumé car elle avait oublié qu'il fallait faire attention à sa consommation excessive. Quand elle ouvrit son paquet de cigarettes acheté au lever du jour, elle fut stupéfaite d'en avoir déjà vidé la moitié. Son café fut posé sur la table, et l'addition, coincée sous la soucoupe. Nonchalamment, elle porta la tasse à sa bouche et se brûla le bord des lèvres. Il était trop chaud. Trop amer. Trop « pas sucré », trop fort, trop petit, trop banal, trop marron. En un mot, il ne fut pas bon et, considérant pour cette fois que sa dégustation n'était pas un plaisir, elle l'avalait d'un trait, par obligation – cette obligation qui fonde toute habitude-. Elle était épuisée de ce long voyage dont l'entreprise pleine d'espoir s'était muée en parcours du combattant. Comme misérable lot de consolation, elle s'était dit qu'elle avait eu ce qu'elle était venue chercher, qu'elle pouvait maintenant passer à autre chose. Il fallait bien se faire une raison, pensa t'elle en rallumant encore une cigarette. Il fallait bien que cela rime à quelque chose. Il fallait bien. - la « raison » tentait avec acharnement de se frayer un chemin dans cet esprit compliqué, sans succès-. Que faire maintenant ?, se répétait-elle en fixant son attention sur les chewing-gums qui tapissaient le bitume, *que faire* ? Et pendant qu'elle se tourmentait, savourant l'extrême volupté de sa condition sublime, mais désespérée, une larme perla et glissa avec aisance le long de sa joue. Elle en fut très satisfaite, car l'émotion enfin survint, se calquant sur les sentiments mêlés qui se bouscuaient dans sa tête. C'est lorsqu'une autre larme pointa le bout de son nez et que les cils de son deuxième œil devinrent mouillés, c'est lorsqu'elle se força à serrer les mâchoires pour ne pas laisser éclater un sanglot, lorsqu'elle baissa le regard pour qu'on ne la voit pas ainsi, c'est à ce moment-là qu'elle prit peur et s'avoua à elle-même qu'elle avait l'impression de mourir, même si ce n'était de la faute de personne. « Mais quand personne n'a tort, à qui peut-on reprocher notre souffrance ? »

Murielle Joudet

L'argot du jour

« Il est trop tard pour apprendre l'hébreu, comprendre l'argot du jour est bien plus important. »

Henry David Thoreau

»Ici particulièrement, il convient de rappeler que si la croyance au monde et à sa permanence se délite, au point de convertir le voyage non en une aventure mais en un certificat de garantie, ce n'est certainement pas la confiance en autrui qui peut restaurer cette foi. »

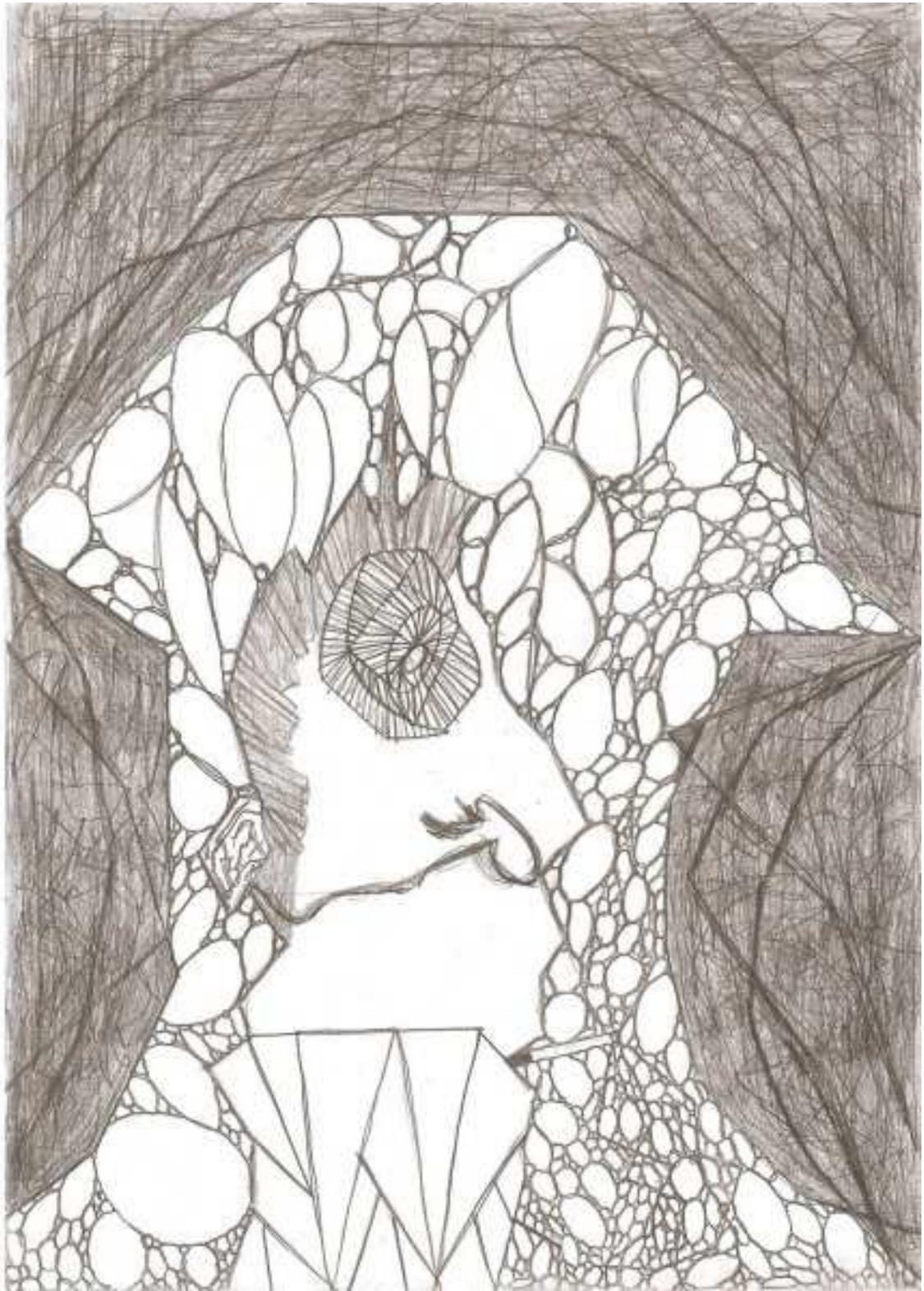
»L'aura de la perte définitive de l'aura. »

Bruce Bégout - Lieu Commun

J'ai étendu la fidélité jusqu'à mon mode de vie : il serait pour moi intolérable de ne pas aimer son quotidien et de se trahir, de le trahir par le voyage. Pour moi aller m'acheter des livres et aller au cinéma recèlent plus de promesse que de partir en voyage. Ma disponibilité elle se dirige vers le minuscule et n'est pas dupe face aux majuscules du voyage. Comme disait Pessoa il faut réduire de plus en plus le terrain, finir par ne prendre qu'un même chemin, et préférer au parcours de grandes surfaces, la recherche de la profondeur de ce même chemin. Aimer son quotidien, faire montre d'une acuité des sens et de l'intelligence là où tout vous réclame de baisser la garde, il n'y a rien de plus beau que d'embrasser du regard toute une cuisine, tout une rame de métro, tout un café qui baisse la garde et enfonce le présent dans un tel degré de particularités, d'improbabilités et d'insignifiance que l'on finit par être pris de vertiges. Cette situation-ci porte en elle les siècles passés qui la permettent et ce présent-là aussi moche soit-il écrase victorieusement tout passé, il en est son héritier, son fils prodige. Pour vivre cette situation nous avons dû attendre une constellation d'évènements: la création de l'acrylique, de l'Iphone, du métro, la naissance de tel écrivain que cet homme lit, ainsi que la naissance de cet homme qui lit, telle marque de chaussures italiennes, et cela est sans fin. Les objets renvoient à leur histoire, les visages au secret de leurs vies, et dans cette profusion de sens, de signes il devient impossible de reprendre le métro en faisant fi de tout cela car c'est dans ce réseau de sens inhérent à toute situation que se trouve sa vérité, sa raison d'être.

Combien de boutiques pour habiller les hommes, pour satisfaire leur goût et dont l'élégance ne mène pas plus loin qu'eux-mêmes et que l'instant de leur passage devant mes yeux. Remarquer l'élégance d'une personne c'est entrer dans le même rapport d'ensemble, (« ceci va avec cela, ceci forme donc un tout ») que la personne possède avec ses vêtements.

J'ai l'impression d'avoir peur de tout, peur d'aller chez le dentiste et qu'il me fasse mal, qu'il me fasse des remarques méchantes, peur d'aller déposer un CV et que cela offense la vendeuse qui le prendra, peur des serveurs dans les cafés et de ne pas être assez spontanée dans ce que je vais commander, peur quand je vais chez le pharmacien, peur de sa compétence, peur parfois de voir mes amis, de ne rien avoir à leur dire, peur chez l'ophtalmo, avec le dermato, peur de parler en même temps que lui, de ne pas être assez polie, peur des caissières de l'Action Christine, de l'ouvreuse à qui il faut donner un pourboire dans un geste souple, peur d'aller au secrétariat de ma fac, on remarquera que la peur est ici toujours peur et appréhension dans le rapport à l'autre, la peur d'une présence injustifiée, la peur de perturber la sérénité de sa vie sans moi, la sérénité de ma vie sans lui, elle, la honte d'un rapport si bref et si utilitaire et qui s'assume comme tel, peur du face à face de mon incompetence face à une compétence, à une fonction, à une offre, à une demande, peur du rapport d'emblée inégal d'un côté ou de l'autre, soit je suis en train de m'excuser d'être en possession du « plus » soit d'être en possession du « moins ». Des peurs ponctuelles, qui s'insinuent dans les petites capillaires du quotidien et qui finissent de défaire étape par étape le lien fragile qui me rattache à un monde solide. J'ai toujours eu l'impression qu'il serait possible un jour que les peurs prennent tellement le pas sur ma vie qu'elles finissent par m'immobiliser tout à fait, toutes joies supposent un peu de monde et de mouvement. On ne saurait faire semblant d'aimer son lit indéfiniment, le lit ne prend d'ailleurs de l'importance qu'à force de côtoyer un monde méchant, encore faut-il avoir l'occasion de le côtoyer afin d'avoir de très bonnes raisons de retourner dans son lit, le réconfort est toujours un deuxième moment. Je pensais alors que pour ne pas me réveiller subitement immobilisée il me fallait agir au jour le jour, peur par peur, ponctuellement me faire violence plutôt que de me laisser aller à un état enfantin où je refuserais de faire ce qui me déplait. État qu'il est tout à fait possible d'atteindre, une sorte de doux déclassement, ne pas aller là, ne pas se présenter ici, finir par se promener toute sa vie comme pour ne pas toucher aux choses ni aux personnes, simplement les effleurer pour qu'elles nous effleurent.



Laure Miroir

**Critique de l'inertie et de la décadence
au lendemain de la Première guerre mondiale
à travers *Les Bestiaires* de Henry de Montherlant**

« *De quel droit vous élèveriez-vous contre votre siècle ?* »

Il m'est permis, à moi, de m'élever contre mon siècle, car j'ai pour piédestal l'éternité. »

Henri Lacordaire

« *Tout homme appartient à deux ères. »*

Paul Valéry dans *Le Bilan de l'intelligence*¹

Durant l'Entre-deux-guerres, Montherlant, toujours en quête de l'esprit de guerre et de sublime, déplore l'époque dans laquelle il évolue et les mœurs qu'il observe autour de lui. À la rage de vivre et de vaincre, au sacré, à l'absolu, à la grandeur et à la qualité ont succédé l'inertie, la vulgarité, le compromis, la bassesse², le sentimentalisme et la quantité. C'est une ère de décadence qui s'offre à l'acuité de son regard, toujours plus critique et incisif sur une société de laquelle il préfère s'exclure.

Gabriel Matzneff, son ami et probablement héritier littéraire le plus direct, qualifiait, dans son journal³, le vingtième siècle de « grégaire, bruyant, crasseux ». Il annonçait, par cette affirmation, la couleur des premières décennies.

C'est avant tout la perte générale de foi et la dilapidation des signes du sacré qui, au lendemain de la guerre, prédominent. Montherlant, homme de rigueur et de ferveur⁴, constate, en ces temps moroses, qu'il y a désertion du côté des croyances et des manifestations de grandeur. Il fait prononcer à son personnage Alvaro, dans *Le Maître de Santiago*, les paroles suivantes : « Je n'ai rien à faire dans un temps où l'honneur est puni, où la générosité est

¹ Paul Valéry, *Le Bilan de l'intelligence*, p. 16.

² « S'il ne se fait pas un retournement héroïque, nous allons voir disparaître en Europe les valeurs nobles, sous la haine et la coalition unanime de la médiocrité et de la bassesse. Les hommes du *bushido* sont les vaincus et les persécutés de demain. Oh ! la grimace et la rhétorique des valeurs nobles continueront : et nombreux sont les nigauds « bien » qui s'y laisseront prendre et ne réaliseront que lorsqu'ils en seront eux-mêmes les victimes cette grande catastrophe à laquelle par leur bêtise, ils auront aidé. » Henry de Montherlant, *Cahiers 1935-1938*, p. 26.

³ Gabriel Matzneff, *Cette camisole de flammes. Journal 1953-1962*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1976, p. 64.

⁴ « Montherlant, homme de la Renaissance : traits que l'on a coutume d'attribuer à cet archétype : instinct de jouissance, associé à l'acuité intellectuelle ; amour païen de la beauté, non incompatible avec un certain catholicisme d'effusion, lyrique et intermittent. », Jean-Louis Curtis, *Montherlant ou la Fureur du rien*, p. 72.

punie, où la charité est punie, où tout ce qui est grand est rabaissé et moqué, où partout, au premier rang, j'aperçois le rebut. »

Affligé, il contemple une société en reconstruction, hésitante⁵ voire insouciante, accomplissant les étapes de développement nouveau dans le désordre et sans guère de conviction. L'exemple des Anciens a été totalement occulté dans cet effort de rassemblement ; il s'agit de faire table rase du passé, en façonnant un nouvel homme, en relançant l'économie, sans compter sur les enseignements antérieurs qui pourraient pourtant, dans certaines situations, être jugés bénéfiques. « Nous ne regardons plus le passé comme un fils regarde son père, duquel il peut apprendre quelque chose, mais comme un homme fait regarde un enfant... Nous aurions parfois l'envie d'instruire et d'émerveiller les plus grands de nos aïeux⁶. » Lui-même, homme de tradition et grand conservateur, est resté fidèle au souvenir des temps anciens et croit encore à leur valeur (qui, dans l'esprit de ses contemporains, décline depuis les horreurs vécues par les pères et fils de leur nation).

Montherlant a souvent cité le mot de Stendhal pour désigner la France dans les années 1920 : une nation de « pâles vertus⁷ ». Selon lui, le Français est couard et favorable à la retraite, à l'inertie⁸. Il accuse le pays d'être en eaux troubles : « Toute la tragédie du monde actuel naît de la gigantesque disproportion entre le progrès scientifique et technique et la stagnation tant morale que sociale et politique⁹. »

L'écrivain condamne au-delà de tout la médiocrité et la vulgarité ambiantes. Insatisfait, il l'est de contempler le désastre de son époque, rongée par la bêtise et l'ignominie, bien éloignées du beau et tout à fait infertiles en matière de sublime. Cette société en mutation, méconnaissable car encore au stade du laboratoire, témoigne en effet d'une certaine frivolité qui, pour Montherlant, s'apparente éthiquement à une corruption de l'âme et de l'esprit. L'honneur a été remplacé par la vanité de l'existence mondaine¹⁰ que l'écrivain « récuse [en

⁵ « D'un côté, un passé qui n'est pas aboli ni oublié, mais un passé duquel nous ne pouvons à peu près rien tirer qui nous oriente dans le présent et nous donne à imaginer le futur. De l'autre, un avenir sans la moindre figure. Nous sommes, chaque jour, à la merci d'une invention, d'un accident, matériel ou intellectuel. », Paul Valéry, *Le Bilan de l'intelligence*, *op. cit.*, p. 18.

⁶ « Nous avons, en effet, en quelques dizaines d'années, bouleversé et créé tant de choses aux dépens du passé ; en le réfutant, en le désorganisation, en réorganisant les idées, les méthodes, les institutions qu'il nous avait léguées, que le présent nous apparaît un état sans précédent et sans exemple. », Paul Valéry, *Le Bilan de l'intelligence*, *op. cit.*, p. 8-9.

⁷ Pierre Sipriot, *Montherlant sans masque I : L'enfant prodigue, 1895-1932*, p. 362.

⁸ « Une âme sans passions est un voilier démâté. », Henry de Montherlant, *Va jouer avec cette poussière*, p. 101.

⁹ Émile Lecerf, *Montherlant ou la Guerre permanente*, p. 55-56.

¹⁰ « D'emblée, le sublime est donc une notion polémique, une exigence que les Anciens opposent à la vogue du goût galant. », Patrick Marot, *La Littérature et le sublime*, *op. cit.*, p. 17, « Du sublime chez les modernes », Béatrice Guion, p. 184.

même temps que] le souci de la publicité¹¹. » Sa voix est celle de la rage et du dégoût face à ce qu'il nomme « la morale des midinettes » :

Les autres « maux de l'Occident » sont en quelque sorte issus de la faucille dont l'irréalisme est le géniteur. Le « dolorisme » est la projection du mythe de la souffrance comme moyen et comme but, et qui ne voit, et ne veut, et ne peut voir la réalité qu'en fonction de cela ; c'est une manière d'irréalisme, né d'une faiblesse physiologique ou intellectuelle [...]. Le « vouloir-plaire » est le vice de dire non « ce qui est, ni ce qu'on pense, mais ce qu'on croit qui plaira. » [...]. Le « grégarisme » est « la peur et la haine de la pensée personnelle » [...]. Le « sentimentalisme » est « le moralisme petit luxe et le faux sublime¹² ».

« Faux sublime », le mot est lâché ! Il se manifeste avant tout durant les réceptions clinquantes données dans les Années Folles et se pare de bijoux de pacotille que l'homme de raison et de sérieux ne saurait souffrir. Montherlant, acerbe moraliste et pourfendeur de la médiocrité, rencontre un fort décalage entre son art de vivre et cette époque de décadence et de faux-semblants, baignant dans un liquide confortable, sans la moindre élévation spirituelle ; si l'on s'exprime lors de ces réunions entre coquets, c'est toujours pour la parade et sans véritable panache (Alban en attestera lui-même : « Dans cette atmosphère si libre, si rude, si saine, les mondanités allaient commencer. Dérision ! Au milieu des pâturages et des bêtes fauves, une atmosphère de salon s'installait¹³. »). Comble des ornements et dorures inutiles, imposture, Versailles manque, selon lui, de véritable grandeur :

Versailles est luxueux, majestueux peut-être, non pas grand ; c'est même un bon lieu si on veut discerner ce qui manque à la majesté pour qu'elle soit la grandeur. Dans la grandeur, il y a la pompe, et il y a la sévérité. À Versailles, il y a la pompe ; il n'y a pas la sévérité. Il n'y a même pas le sérieux. Versailles est plein de gens frivoles, un palais de dupes : ils sont pleins de leurs boursoufflures et de leurs dorures, et ne voient pas au-delà. [...] À Versailles, on baigne dans le faux, et on l'ignore¹⁴.

¹¹ Pierre Sipriot, *Montherlant par lui-même*, p. 45.

¹² Émile Lecerf, *Montherlant ou la Guerre permanente*, op. cit., p. 29.

¹³ Henry de Montherlant, *Les Bestiaires*, p. 45.

¹⁴ Henry de Montherlant, *Service inutile*, p. 595.

Il lui faut lutter par écrit pour faire entendre à tous le cri de sa résistance contre cette noblesse en perdition¹⁵, détrônée sans contestation, mais avec suffisance, par des sombres ersatz qui contentent les présents.

Durant cette accalmie notoire et nocive, c'est la bourgeoisie et la petite bourgeoisie qui sévissent de plus belle en étalant les richesses qu'elles ont pu conserver malgré les difficultés économiques du pays. L'auteur leur reproche leur recherche de commodité, leur sens de la convenance qui annihile toute passion : « Si, en Occident, l'apologie du danger a fait crier au scandale, c'est que cette morale heurte le sentiment petit-bourgeois de sécurité à tout prix¹⁶. » De fait, Montherlant, lui, semble du côté des aristocrates de l'esprit, qui « sont les seuls à maintenir vivace en eux la notion de qualité, avec ce qu'elle implique de hauteur, de dédain, de lucidité, de magnanimité véritables. Mais les aristocrates sont une espèce en voie de disparition. D'ailleurs, le monde les hait et se ligue contre eux : il y a aujourd'hui une coalition contre la grandeur (opinion, presse, radio...). Et les mœurs actuelles proclament le triomphe de la morale visqueuse des midinettes et de Babbitt¹⁷. » L'écrivain se positionne volontiers du côté du peuple (« le vrai peuple qui est compris entre les combinards d'en haut qui le mènent, et les aminches d'en bas qui le desservent¹⁸ ») pour son authenticité, sa franchise et son humilité non feintes ; il affirme que c'est pour le retrouver qu'il a tenu à être soldat de seconde classe, à faire du sport et consacrer deux jours par semaine aux enfants du peuple dans sa jeunesse. En Algérie, dans les années 1930, c'est avec les populations autochtones, et non avec les colons français, qu'il passera le plus clair de son temps. Il constate pourtant avec amertume le dédain de ceux qui possèdent le pouvoir envers les plus défavorisés : « Chez tous ceux de l'estrade, et surtout chez les deux femmes, il croyait deviner le désir vague de voir couler du sang, pourvu que ce fût du sang plébéien, et non celui des señoritos¹⁹. » Alban de Bricoule, en effet, se sent plus proche des animaux, des paysans et du peuple constituant la foule, que du côté des grands seigneurs, faussement divins²⁰.

Selon Montherlant, ces artifices ne sont que d'infâmes masques et substituts, qui n'empêcheront en rien la souveraine mort d'accourir lorsque son heure sera venue de décimer çà et là, à sa guise. La légèreté n'a qu'un temps et force les personnalités avides de mondanités à se mentir pour oublier, de façon trop précipitée, le massacre récemment advenu.

¹⁵ Montherlant à Faure-Biguet dans une lettre de 1906 : « Nous sommes loin du luxe élégant et raffiné des Romains. », Faure-Biguet, Jacques-Napoléon, *Enfances*.

¹⁶ Émile Lecerf, *Montherlant ou la Guerre permanente*, *op. cit.*, p. 84.

¹⁷ Jean-Louis Curtis, *Montherlant ou la Fureur du rien*, *op. cit.*, p. 57.

¹⁸ Henry de Montherlant, *Service inutile* (préface)

¹⁹ Henry de Montherlant, *Les Bestiaires*, *op. cit.*, p. 65.

²⁰ Dans *Notes* n°33, voici les phrases de Proudhon citées par le *Dictionnaire des Symboles* : « Pan est mort ; la société tombe en dissolution. Le riche se clôt dans son égoïsme et cache à la clarté du jour le fruit de sa corruption ; le serviteur improbe et lâche conspire contre le maître ; l'homme de loi, doutant de la justice, n'en comprend plus les maximes ; le prêtre n'opère plus de conversions, il se fait séducteur ; le prince a pris pour sceptre la clef d'or, et le peuple, l'âme désespérée, l'intelligent assombrie, médite et se tait. Pan est mort, la société est arrivée au bas. »

Lui fut, toute sa vie durant, à la recherche de la qualité et de la profondeur²¹, caractéristiques propres au sublime dans son aspect le plus « terrible » ; cette quête d'une existence tente de surpasser l'habituel clivage du Bien et du Mal pour chercher, ailleurs, une transcendance qui soit autre. C'est finalement l'« exigence intérieure²² » qui pâtit de ces délicatesses inutiles et jeux de société, bien à l'abri de la dureté des réalités. Montherlant est conscient de la fin des choses à leur début même, et c'est ce qui fait sa force, car sa lucidité lui fait gagner un rang d'avance ; Alban, dans *Les Bestiaires*, lui aussi toujours sur le point de frôler la mort, tente de l'appréhender en amie sans plus en subir son angoisse sous-jacente : « Alban ne put contenir un : Je me fous du prince de X... », qui parut scandaliser le jeune homme. Et il pensait : « Il est content de travailler devant « les grands ». Il croit que cela lui sera utile : il ne sait pas qu'il va bientôt mourir²³. »

Loin de faire confiance à la majorité²⁴, Montherlant méprise les simulacres aveuglants créés par le groupe²⁵ pour oublier une solitude jugée néfaste et effrayante à tort par la société. Selon lui, l'homme ne peut plus se contenter de lui-même et, pour échapper à la seule « nudité » de sa personne, se noie dans une frénésie abrutissante : « Ils se cherchent des retraites, des maisons de campagne, à la mer ou à la montagne [...]. Voilà qui est on ne peut plus vulgaire, puisqu'on a le pouvoir de faire retraite en soi-même à volonté²⁶. »

L'écrivain, hors de son siècle, tourné vers les Anciens qu'il révère, ne s'est introduit dans aucun mouvement littéraire et a très peu critiqué l'œuvre de ses confrères, préférant rester à l'écart de nombre de milieux et cercles, par peur de se voir circonscrit à un domaine précis qui éclipserait tous les autres. De fait, pour lui, la nouvelle forme d'héroïsme consisterait en la fuite de l'agrégation, seul remède à la vaine agitation alentour et unique moyen de mériter sa liberté. L'indépendance « de l'intelligence, de la moralité et du caractère » est sans prix pour les êtres pur-sang tels que Montherlant, toujours en quête de sublime.

²¹ « Le Samouraï qui, avant de tuer son adversaire, prend la peine de l'abriter sous son parapluie jusqu'au terrain du duel, est profond. », André Blanc, *L'Esthétique de Montherlant*, p. 17.

²² Pierre Sipriot, *Montherlant par lui-même*, op. cit., p. 65.

²³ Henry de Montherlant, *Les Bestiaires*, op. cit., p. 163.

²⁴ « L'opinion de la foule est l'indice du pire. », Henry de Montherlant, *Le Trezième César*, op. cit., p. 61.

²⁵ « Montherlant ne croit pas à la morale d'équipe, de concorde, où les petits saints se mettent en touffe comme des brins d'herbe : « Les gouvernements disent aux garçons : « l'équipe ! le groupe ! » parce qu'ils songent à leurs intérêts, à eux gouvernements. S'ils songent aux intérêts des garçons, ils diraient : « Apprends à être seul, à savoir jouer tout seul. », Henry de Montherlant, *Textes sous une occupation*, repris par Pierre Sipriot, *Montherlant par lui-même*, op. cit., p. 103.

²⁶ Henry de Montherlant, *Va jouer avec cette poussière* (cf. Marc-Aurèle, IV, 3, 1-2), p. 58.

Casimir Kubiak

Journal d'un idiot IV (extrait)

Je croyais le rire comme un refuge invincible, d'une innocence complète, et pouvant m'aider à rester dans la normalité, ce mot ayant de moins en moins de sens pour moi et il est possible qu'en avançant davantage au cours de mes expériences autour de la boîte noire, de plus en plus intrigantes et se liant de plus en plus à mon intérêt à expliquer l'existence et l'essence du monde, je refuse d'employer encore ce mot. Contrairement à beaucoup je suis intimement lié à ce que j'écris et je ne prends pas de liberté avec la réalité. Si j'en prends c'est pour m'aider à interpréter les visions, qui elles, restent exactes. Ce que j'ignorais donc jusqu'alors est que même dans le plaisir de rire, plus précisément dans l'extrémité du rire (le fou rire) se loge un interrupteur. J'ai été pris récemment au bout d'un fou rire, le plus long que je n'ai jamais connu, d'un effroi intense. Il semblait que l'on voulait tirer de moi tout le mal que je porte, que j'étais un agent, une porte entre deux forces qui s'opposent. Il me vint très vite à l'esprit comme un réflexe : le seul choix possible était de refuser le Mal, le Mal ne se refusant jamais rien, en retrouvant mes esprits. Après ce moment de stupeur qui fut comme si un instant (quelques secondes) je me retrouvais dans le noir le plus complet, je recommençais à distinguer les êtres qui m'entourait, mais en leur faisant peut-être perdre le flou et le brouillard qu'ils entraînent en permanence avec eux, leurs gestes comme un bal de comètes s'écrasant sur le sol, leurs visages s'allongeant, cette couleur bleue qui recouvrait leurs visages comme de la peinture, cette couleur bleue qui recouvrait tout ce qui m'entourait. J'avais connu ce changement de perception lors d'une de mes premières transes et jamais depuis. Cette transe avait été provoqué par un jeu théâtral, en jouant, en improvisant, l'impression de trahir le vrai fut si forte que j'imaginai le professeur comme une sorcière, elle semblait pliée en deux et j'acquis la certitude que sa force démoniaque résidait dans son visage qu'elle cachait derrière de longs cheveux. Si le Mal peut prendre la forme d'un homme, pourquoi pas le Bien ? Mais j'étais loin de me prendre pour le Bien, plutôt comme un questionnement des deux, un questionnement, je le sens, qui a péché par orgueil et a perdu d'avance.

.....

« Un texte très ancien décerne à Nasr Eddin Hodja le titre d' »idiot complet ». Il ne faut pas se méprendre : cette qualification n'est pas un blâme mais un éloge. Elle ne signifie pas que Nasr Eddin soit complètement idiot, selon l'expression usuelle, mais bien plutôt qu'il est un « idiot accompli ». Comme d'autres accèdent à l'illumination, il aurait atteint le stade suprême - sublime - de l'idiotie. » (...)

Pierre Saunier

Collage 2011

Je le tenais entre mes omoplates, l'état stationnaire limite du bonheur, comme un petit animal, ou comme un petit enfant. Il hululait comme un forcené, comme on peut l'être loin de sa naissance.

Un passage interdit emprunté sur la peau – le scandale des étoiles, des uns et des autres, dans un langage extraterrestre que je n'identifie pas, ne pouvant faire mieux, sur le front de mer des hommes.

Pourquoi est-il si paisible ?

Sur les draps défaits de la veille le cannibalisme de l'amour balaye ma colère. A 6h précises : Y avait-il, ou n'y avait-il pas lieu, de croire au réel ? Comme si mon doute revenait toujours, comme après un orage qui respire encore, je retrouve son sang devant la glace de mon poème.

Chaque nouveau jour créé je suis un être normal, qui n'entend pas mourir.

